

L'impossible authenticité. La pédagogie prise au piège entre histoire, mémoire et souvenir. Sonja Kmec

Le genius loci est un esprit difficile à capter. Il hante certains, mais laisse complètement indifférent d'autres personnes. Il est insaisissable, comme le passé même, accessible uniquement sous forme de traces ou de témoignages. Les deux principales modes d'accès au passé sont l'histoire et la mémoire. Ce chapitre essayera de clarifier ces deux notions, ainsi que les concepts scientifiques de « lieu de mémoire » et de mémoire culturelle, communicative et sociale.

« Histoire » et « mémoire » sont polysémiques. Histoire signifie :

1. La recherche, connaissance, reconstruction du passé de l'humanité (donc le métier d'historien),
2. L'évolution de l'humanité à travers son passé, son présent, son avenir (en français on dit l'histoire avec un grand « H »),
3. Un récit concernant un fait historique ou ordinaire; la narration d'événements fictifs ou non.

Je l'emploierai ici dans le premier sens, à savoir la recherche historique comme moyen d'accéder aux événements du passé, tout en maintenant que ce passé même est irrémédiablement passé. Pourtant ce passé continue de hanter, comme le formule Henry Rousso à propos de la Seconde Guerre mondiale,¹ parce l'histoire n'est pas le seul mode d'accéder au passé. Elle est relayée ou supplannée, selon les cas, par la mémoire.

La mémoire est sans aucun doute, un des phénomènes les plus complexes dont s'occupe les sciences aujourd'hui, que ce soient les neurologues, les psychologues, les pédagogues, les anthropologues, les littéraires etc. En général, ces disciplines ne communiquent pas trop entre elles. À ce cloisonnement disciplinaire s'ajoute des frontières linguistiques. Ainsi les travaux du couple Assmann, dont l'une est angliciste (Aleida) et l'autre égyptologue (Jan), sont en train de s'imposer dans toutes les branches des sciences humaines, comme un référent commun dans les pays de langue allemande. Leur réception dans les espaces anglophones et francophones n'a encore guère commencé.² Les barrières linguistiques et différences sémantiques rendent difficile de traduire le mot mémoire en allemand. D'après le Trésor de la langue française, la mémoire désigne une triple capacité : la « faculté comparable à un champ mental dans lequel les souvenirs, proches ou lointains, sont enregistrés, conservés et restitués ». Mémoire indique aussi l'effet de cette triple action d'enregistrer, conserver et restituer.³

En allemand, deux termes se présentent : « Gedächtnis » et « Erinnerung », le premier étant la capacité de sauvegarder des événements, le deuxième se référant à la capacité de se rappeler le passé vécu.⁴ « Gedächtnis » est donc une fonction neurophysiologique, tandis qu'« Erinnerung » est une opération

cognitive. Voilà pourquoi « Gedächtnisort » et « Erinnerungsort » signifient deux choses très différentes. « Gedächtnisort » est le lieu physique, géographique, « authentique » entre guillemets, qui est sensé sauvegarder en lui-même la mémoire [Gedächtnis]. « Erinnerungsort », par contre, n'existe que par les discours, il est un objet discursivement construit, déconstruit et reconstruit. « Erinnerungsort » est donc un lieu de mémoire dans le sens de Pierre Nora. Tandis que « Gedächtnisort » ..., comment le traduire en français, si on veut éviter toute confusion avec « Erinnerungsort » ? Est-ce que le terme « lieu de souvenir » peut convenir ? Est-ce que un endroit précis, où se commencent des actes de violence massive, des atrocités, des massacres a un genius loci qui justifierait le terme de lieu de souvenir ? Ou est-ce que genius loci est lui-même une construction culturelle qui n'est pas acceptée par tous ? Dans une première partie, j'expliquerai brièvement le concept de Pierre Nora. « Concept » est déjà trop dire : le terme de lieu de mémoire est une métaphore plus qu'un concept bien défini. Ensuite, je présenterai les différents types de mémoire collective, selon la typologie introduite par les professeurs Assmann et Welzer : la mémoire culturelle, communicative et sociale. Enfin, j'aimerais discuter du terme de « Gedächtnisort » et du lieu de souvenir à l'aide de cas concrets.

1. Lieux de mémoire

Les sept volumes des Lieux de mémoire, édités par Pierre Nora entre 1984 et 1992, regroupant plus de 130 articles, ont connu un grand succès en France, où l'expression lieu de mémoire, sanctionnée par le Grand Robert (1993), a glissé du sens spatial au sens symbolique. Un objet concret, matériel (tel un bâtiment) ou naturel (tel un fleuve), mais aussi des objets intellectuels et abstraits comme des devises ou des événements peuvent donc constituer un lieu de mémoire, si une collectivité les investit de son affection et de ses émotions. Il ne s'agit pas de célébrer cette mémoire apposée et d'y ajouter encore une couche, mais d'historiciser ces symboles, en remontant à leur constitution, en observant leur évolution et en étudiant leur fonctionnement actif afin de relever les rapports ambigus qu'entretiennent la mémoire et la nation,⁵ notamment l'instrumentalisation de la mémoire à des fins politiques. Nora reprend donc la méthode de l'imagologie et de l'étude des représentations et des discours. Cette « histoire au 2e degré » a connu un succès dans d'autres pays : en Allemagne d'abord, où Etienne François et Hagen Schulze ont édité les « Erinnerungsorte », aux Pays-Bas ensuite, en Italie, au Luxembourg, récemment aussi en Belgique. Comme la construction nationale a marqué tous les Etats aux 19e et 20e siècles, l'analyse du « nation-building » peut passer (entre autres) par l'étude des lieux de mémoire. Cette collectivité ne doit pas nécessairement être nationale, elle peut aussi être locale, régionale, voire transnationale ou globale.⁶ L'analyse des lieux de mémoire permet d'étudier la concurrence mémorielle (les monuments qui ont fait l'unanimité lors de leur inauguration sont très rares) et de réfléchir aux rapports de forces qui font changer les symboliques à travers le temps.⁷

Malgré l'absence d'un cadre méthodologique commun, les différentes publications sont liées par un souci commun : celui de problématiser le rapport entre histoire

et mémoire. La plupart des successeurs de Nora soutiennent que l'histoire ne peut être considérée comme simple mode de représentation du passé qui serait supérieur à la mémoire, plus neutre ou plus objectif. L'histoire et la mémoire ont quelque-chose en commun, qui les distingue de la fiction : c'est leur référence à un passé réel, jugé « vrai ». Ce qui les distingue, selon Paul Ricoeur, c'est le poids respectif mis sur la recherche de la « vérité » et la quête de « l'identité ».

En effet, le but primaire de l'historiographie, ce qu'elle recherche à atteindre en confrontant les sources, est un accès à la « vérité » du passé. La vérité dans ce sens ne veut pas dire la vérité absolue, mais plus prosaïquement la conformité à des faits établis, n'ayant pas encore été réfutés.⁸ Chris Lorenz en conclut que l'histoire possède bien un aspect textuel, mais ne peut être résumée à ses qualités narratives. L'histoire se réfère à quelque-chose en dehors du texte : le passé réel. D'où, les interprétations différentes, les contradictions, les débats historiques. Quelle est la différence par rapport à la mémoire ? La mémoire se réfère également à un passé réel, à un temps historique. Mais la différence c'est qu'elle ne cherche pas à confronter les différentes vérités subjectives pour les dépasser. Son but ultime est au contraire de reconforter, de réconcilier sa vérité propre avec un sentiment d'identité ou d'appartenance collective.

La relation au passé est donc considérée sous deux angles différents. Tandis que l'histoire opère par la distanciation du passé, la mémoire opère par la sacralisation du passé. L'histoire essaie donc de comprendre le passé dans son altérité, tandis que la mémoire tente de rendre présent le passé. L'histoire est en quête de la « vérité » par des opérations de vérification et de confrontation, tandis que le but de la mémoire est l'« identité », c'est-à-dire la construction d'un sentiment d'identification à un groupe.⁹

Cela dit, l'histoire n'est pas d'emblée exclue de cette quête identitaire, au contraire, elle est pour ainsi dire, la partenaire privilégiée de la mémoire. Elle a souvent réussi à « sauver de l'oubli » comme on dit, les recollections de groupes minoritaires exclus des grands récits nationaux, ainsi par exemple au Luxembourg, la mémoire des antifascistes italiens, sur laquelle ont travaillé des historiens comme Serge Hoffmann, Henri Wehenkel et Denis Scuto. Plus fréquemment peut-être encore est le soutien que livre l'histoire officielle à la mémoire officielle.¹⁰ Ricoeur a montré que les événements fondateurs d'une identité commune sont souvent des actes violents, légitimés après coup par un Etat de droit précaire. Ce qui est une gloire pour les uns, est une humiliation pour les autres : par conséquent il y a trop de mémoire ici et pas assez de mémoire là : les uns et les autres souffrent d'un déficit de critique.¹¹ Au cœur du problème se trouve la fragilité de l'identité, son caractère purement présumé, allégué et prétendu.

Toujours selon Ricoeur, la cause de cette fragilité de l'identité est triple. D'abord, elle est liée à son rapport difficile au temps, qui justifie précisément son recours à la mémoire, en conjonction avec l'évaluation du présent et la projection du futur. La deuxième cause, c'est que la confrontation avec autrui est ressentie comme une menace. Enfin, la fragilité résulte de la violence fondatrice : à la célébration correspond l'humiliation de l'autre.¹² Zvetan Todorov reprend la même idée, dans son livre « Les abus de la mémoire » en concluant qu'il est gratifiant de commémorer les victimes du passé, mais que s'occuper de celles d'aujourd'hui dérange.¹³

L'histoire et la mémoire se distinguent donc par leur objectif ultime (la vérité respectivement l'identité), mais elles ne sont pas pour autant totalement antithétiques. Elles sont même souvent complémentaires, et il appartient à l'historien(ne) d'étudier son propre rôle dans l'imposition de la vision officielle du passé, ou encore dans l'investigation d'« oublis » et de contre-mémoires, ainsi que dans l'étude des traces retenues par les corps et par les paysages. Ce n'est donc pas un hasard si l'étude de l'historiographie occupe une place importante dans l'analyse des lieux de mémoire et des grands récits nationaux.

2. Mémoire collective: culturelle, communicative ou sociale

Il y a vingt ans déjà Jan Assmann définit deux concepts de mémoire, qu'il nomme « kulturelles Gedächtnis » et « kommunikatives Gedächtnis ».¹⁴ La mémoire culturelle est stockée dans les archives et les bibliothèques, tandis que la mémoire communicative est utilisée tous les jours dans les conversations en famille ou entre amis et connaissances. La première est (relativement) permanente; tant que les décideurs politiques sont d'accord pour conserver et entretenir ce patrimoine intellectuel. Tandis que la seconde n'est entretenue que dans l'échange et la communication. Conservation s'oppose donc à transmission, mais les deux types de mémoire sont soumis à des processus de réévaluation constante de ce qui est important à retenir et ce qui peut être oublié. Dans les deux cas, mémoire est synonyme de sélection. La distinction analytique entre mémoire culturelle et mémoire communicative a été remise en question par Harald Welzer qui estime que notre propre mémoire ne peut être dissociée des cadres sociaux et historiques qui forment nos perceptions et souvenirs. La transmission intergénérationnelle d'expériences (traumatiques ou non) est liée à des expériences quotidiennes et est influencée par des discours politiques et médiatiques, par certains films ou encore par l'architecture environnante qui témoigne d'une certaine époque lointaine sans à ce qu'on s'en aperçoit toujours. La mémoire communicative est donc en constante interaction avec la mémoire culturelle, mais de façon non intentionnelle, inconsciente, ouverte et sujette à des réinterprétations, de façon émotionnelle aussi, qui ne peut pas être jugée « vraie » ou « fausse ».

Cette construction du passé par la communication, Welzer l'appelle mémoire sociale.¹⁵ Il a coordonné plusieurs projets de recherche sur base d'entretiens familiaux et individuels tel que « Opa war kein Nazi » sur la perception du national-socialisme en Allemagne et « Krieg der Erinnerungen », une comparaison internationale. La méthode a inspiré deux projets de recherche actuellement en cours à l'Université du Luxembourg. Le premier est de grande envergure et examine la transmission de la mémoire de la Seconde Guerre mondiale, de la migration, de la sidérurgie et de la paysannerie d'une génération à l'autre ; le deuxième – le projet d'une doctorante – se penche sur la transmission de valeurs liées au monde du travail du passé mais aussi aux perspectives d'avenir. Cette transmission n'est pas unilatérale, la mémoire d'un certain événement n'est pas simplement passée d'une génération à la suivante, mais qu'elle est construite de manière interactive dans la communication intergénérationnelle.¹⁶ L'analyse de

ces conversations de famille permet d'aller au-delà de la production de mémoire normative par les vecteurs et médias et d'examiner la réception. Cela rejoint les études que fait en France par exemple Marie-Claude Lavabre, sur l'interaction entre mémoire officielle et mémoire individuelle, p.ex. auprès des membres ou anciens membres du parti communiste.

3. « Gedächtnisort » – lieu de souvenir ou lieu touristique ?

Les négociations et les transmissions de mémoire ne se limitent pas au champ familial, ils ont lieu dans des groupes de même âge et à l'école, où joue également la communication intergénérationnelle. Les enseignants ont certains instruments pédagogiques à leur disposition, des films, des entretiens avec témoins oculaires p.ex. des camps de concentration, et parallèlement à la disparition progressive de ces témoins humains, des témoins spatiaux, les lieux concrets où l'histoire, que les enseignants souhaitent communiquer, s'est déroulée. Ils y organisent donc des excursions, qui ne se limitent pas à l'apprentissage de l'histoire – qui pourrait se faire dans un musée ou une exposition dans n'importe quel lieu – mais qui cherchent à toucher plus profondément les élèves, à communiquer avec eux, à leur transmettre une mémoire et à travers cette mémoire certaines valeurs, comme la tolérance, le respect d'autrui, la non-violence, peut-être aussi un sentiment de culpabilité ou de fierté nationale qui orienterait leurs actions futures et leur vie de citoyen. Voilà pourquoi des excursions sont organisées dans tous les pays européens vers des sites dits « authentiques ».

Sur Internet on trouve ainsi une image du camp de concentration Struthof-Natzweiler en Alsace, qui émane de la classe 9b de l'école Friedrich Schiller de Rheinfelden. Le texte qui accompagne cette photo, écrit par un élève de cette classe, traduit bien cette recherche d'authenticité et d'une certaine identification avec les victimes :

Après un trajet en bus de deux heures nous arrivâmes au camp de concentration de Natzweiler. Le temps allait bien avec l'atmosphère du camp. Pluvieux et des brumeux. Notre instituteur nous exhortait au calme, car à cet endroit pendant plusieurs années des milliers de personnes furent torturés et cruellement assassinés. Lorsque nous passions la large porte d'entrée, un sentiment de tristesse s'empara de nous, car tout près de la porte se trouvaient les tombes des victimes, à côté d'un monument en pierres de grès. C'étaient les mêmes pierres que les prisonniers juifs ont dû péniblement casser dans la carrière du camp. Une de nos camarades de classes ne voulait pas entrer sur le site du camp, comme – selon notre instituteur – aucun des prisonniers de l'époque ne voulait le faire... La dernière station fut le musée, où furent montrés des images terribles des expériences médicales et de la vie de camp... En partant, nous jetions un regard en arrière sur un camp de mort, dans lequel des milliers de personnes attendaient leur mort pendant le 3^e Reich. Uniquement parce qu'ils avaient, ce qu'on appelait alors, une religion 'de déshonneur racial'. Quelque-chose comme l'horreur de la persécution des Juifs ne doit plus jamais se reproduire dans l'histoire de l'humanité.¹⁷

Voilà le récit d'un élève qui a ressenti l'horreur du lieu et a accepté le message du « plus jamais ça ». En même temps, il n'a visiblement pas compris les raisons de la persécution des Juifs, comme le montre l'amalgame de la religion juive et de la « Rassenschande ». Il a été confronté avec la mémoire (et donc la sacralisation) au lieu de l'histoire (et la distanciation qu'elle requiert). Cette instance sur la mémoire et l'identification avec les victimes peut avoir des effets pervers – contraires à ce qu'on attendait, comme le montre très bien le cas d'un enseignant luxembourgeois, accusé il y a quelques années d'avoir essayé d'étrangler un élève qui s'était comporté d'une manière jugée inacceptable face aux horreurs des camps de mort. Dans un livre autobiographique, « Schullandschaft mit Lehrer », cet épisode est relaté du point de vue de l'enseignant. Il raconte comment il cherchait à trouver un point de contact avec des élèves désintéressés, indisciplinés, sans respect et sans valeurs. Le « moyen miracle » (« Wundermittel ») c'était l'excursion au camp de concentration (« ein Ausflug ins KZ »).¹⁸ Arrivés sur le site et dans le musée du camp, l'enseignant se plonge dans ses souvenirs personnels et dans les récits de son père et grand-père des jeunes hommes déserteurs de l'armée allemande, cachés dans un bunker dans son village natal. Par contre, certains jeunes qui n'ont pas ce genre de souvenirs et de récits en tête, sont bruyants, se mettent à rire en face d'images horribles et se comportent d'une manière qui « fait honte » à l'enseignant (« Ich habe mich in den Erdboden hinein geschämt »). Il conclut :

Nos efforts avaient tous été en vain. Pas auprès de tous les élèves, certains se préoccupaient de ce qui s'était passé sur cette pente, ils étaient silencieux et sérieux, mais les autres... Ils ne voulaient pas s'engager avec le genius loci, malgré tous les travaux de préparation.¹⁹

Le narrateur tire la conclusion amère d'avoir échoué dans sa mission pédagogique, un constat qui atteint son paroxysme avec l'irruption de la violence la nuit suivante dans l'auberge de jeunesse, lorsque les mêmes jeunes irrévérencieux empêchent les autres de dormir, vandalisent l'endroit et provoquent le prof, jusqu'à ce qu'il menace l'un d'eux physiquement de l'étrangler avec le câble d'un sèche-cheveux. C'est le naufrage d'un enseignement visant la propagation de la non-violence, un constat d'échec que le livre étend au système scolaire et à la société en général. La notion de genius loci renvoie à une quête d'authenticité historique, qui fait abstraction de l'évolution du lieu, de sa muséification et de son changement de fonction. Le « Gedächtnisort » n'est plus un lieu d'horreur, il est devenu un lieu touristique. Un lieu parmi d'autres comme dans cette excursion d'adultes sous le signe de la réconciliation franco-allemande, qui mentionne le camp concentration en passant, entre forteresse, parlement européen, tarte flambée et choucroute.²⁰ Si les adultes parviennent (probablement) mieux à faire la distinction entre la partie sérieuse et la partie festive de l'excursion, ils voyagent néanmoins avec des attentes et des comportements de touristes, tous comme les jeunes. La quête de l'authenticité fait d'ailleurs partie de l'expérience touristique, que ce soit dans la rencontre de pays inconnus et de tribus dites primitives ou dans la rencontre avec le passé tout aussi inconnu et aliénant. « Le passé est un pays étranger »

pour citer David Lowenthal.²¹ La fabrication de l'authenticité est accompagnée de mystification, car le tourisme est une sorte de jeu de faire-semblant (« make-belief ») qui enrôle tous les participants, les pédagogues aussi bien que les visiteurs. Tous se réapproprient le lieu de leur manière. Pour certains, il est effectivement un lieu de souvenir, investi d'un genius loci qu'ils ressentent très fortement parce qu'il a un lien avec leur expérience propre ou une mémoire transmise avec laquelle ils peuvent s'identifier. Pour d'autres, il est un simple lieu d'excursion, un passage obligatoire qui met mal à l'aise, sans savoir pourquoi, un mal à l'aise dont on essaie de se libérer par les blagues et le refus de s'identifier aux victimes. Le cas que je viens de citer est d'ailleurs loin d'être exceptionnel. Dans les forums internet et articles en ligne, les informations foisonnent sur des élèves alcoolisés et abusifs, sur des grivoiseries antisémites dans les livres d'or, sur l'achat d'armes lors d'une telle excursion supposant encourager la non-violence.

La manière dont un lieu est investi varie donc, et j'aimerais conclure avec l'exemple du Monument national de la Grève, qui se trouve à Wiltz, au nord du Luxembourg. Ce « phare de la mémoire » fut inauguré en 1956, en souvenir d'une grande grève protestant contre le recrutement des jeunes Luxembourgeois dans l'armée nazie. Dans le socle de cette tour sont inscrits les noms de 21 grévistes assassinés, dont 6 originaires de Wiltz. Sur la plateforme de la tour, une vue de panorama des alentours et ... de nombreux graffitis. Certains ont un message xénophobe (« Martijn, du asoziale Kiëskopp, geih zreck an dein Land !! »)²², tandis que d'autres commémorent également des morts (« Claudio R.I.P. tu resteras toujours dans nos cœurs G-style Gangsta c 09.06.08 ») et s'approprient de l'endroit comme lieu de souvenir personnel et personnalisé, sans pour autant adhérer aux valeurs citoyennes et patriotiques que le monument souhaite insuffler. Le « devoir de mémoire » ne peut être imposé et l'exposition aux horreurs de la Deuxième Guerre mondiale n'est pas un vaccin contre la montée d'une Extrême droite qui est très différente de celle des années 30 et 40. Se tenir aux arguments historiques peut produire des effets pervers, comme Pieter Lagrou l'a montré : la décontextualisation profite aux dirigeants d'extrême droite qui n'ont qu'à se distancier de leurs ascendants idéologiques pour devenir tout à coup des acteurs politiques respectables. Par ailleurs, Lagrou dénonce le syndrome « Planet Holocaust » :

La représentation d'un univers extratemporel et extra-spatial, faite d'horreurs inégalées, inaccessible, incompréhensible et donc, forcément, quelque part irréel. L'holocauste deviendrait alors un objet comme la sorcellerie au moyen âge, étudié dans un mélange de fascination morbide pour l'horreur, l'extrême et l'exotisme. Un univers peuplé de petits bonhommes méchants et moustachus courant dans tous les sens dans leurs uniformes ornés de croix gammées.²³

Une représentation qui n'est pas loin du film « Inglorious Basterds » de Tarantino qui – nonobstant ses qualités et défauts – deviendra sûrement une référence de poids pour le jeune public, illustrant comment la mémoire sociale est nourrie de façon non-intentionnelle plus que de façon intentionnelle.

¹ ROUSSO, Henry, *La hantise du passé*, Paris 1998.

² HOLL, Mirjam-Kerstin, *Semantik und soziale Gedächtnis : die Systemtheorie Niklas Luhmanns und die Gedächtnistheorie von Aleida und Jan Assmann*, Würzburg 2008.

³ URL : <http://www.cnr.fr/lexicographie/memoire> (consulté le 10 janvier 2008).

⁴ Gedächtnis éant la « Fähigkeit des Gehirns, die die Speicherung von Lernstoff, Eindrücken, Erlebnissen und Erfahrungen und die Reproduktion derselben zu einem späteren Zeitpunkt möglich macht », Erinnerung éant la « Fähigkeit, Vergangenes durch das Gedächtnis in der Vorstellung wieder zu erleben » Digitales Wörterbuch der deutschen Sprache des 20. Jahrhunderts. URL : <http://www.dwds.de/> (consulté le 21 janvier 2008).

⁵ AUDIGER, François, *Les lieux de mémoire: un concept, son invention, sa mise en œuvre et sa réception*. In *Mémoire et Lieux de Mémoire en Lorraine*, éd. Philippe MARTIN et François ROTH., Nancy 2003, p. 30-43, ici p. 33

⁶ LEVY, Daniel et Natan SZNAIDER, *The Holocaust and Memory in the Global Age*, Philadelphia 2005.

⁷ LEGG, Stephen, *Contesting and surviving memory: space, nation and nostalgia in 'Les Lieux de Mémoire'*. In *Environment and Planning D: Society and Space* 23 (2005), p. 481-504, ici p. 484.

⁸ POPPER, Karl, *Logik der Forschung* (1934), cité par Chris LORENZ, *Can Histories be True ? Narrativism, Positivism and the 'Metaphorical Turn'*. In *History and Theory* 37/3 (1998), p. 309-329.

⁹ JEWSIEWICKI, Bogumil, *L'historien et la mémoire: introduction à une démarche*, Séminaire virtuel en sciences sociales 2003-2004 (Université de Laval, 18 sept. 2004).

¹⁰ RICOEUR, Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris 2000, p. 104

¹¹ *Ibid.*, p. 96.

¹² *Ibid.*, p. 98.

¹³ TODOROV, Tzvetan, *Les abus de la mémoire*, Paris 2004 (1ère ed. 1995), p. 54.

¹⁴ ASSMANN, Jan, *Kollektives Gedächtnis und kulturelle Identität*. In: *Kultur und Gedächtnis*, éd. Jan ASSMANN et Tonio HÖLSCHER, Frankfurt a.M. 1988, p. 9-19, ici p. 12.

¹⁵ Harald WELZER, *Das soziale Gedächtnis*, in: *Das soziale Gedächtnis. Geschichte, Erinnerung, Tradierung*, éd. H. WELZER, Hamburg, 2001, p. 9-21.

¹⁶ WISCHERMANN, Clemens, *Kollektive Generationen oder das Individuum als Grundlage von Sinnkonstruktionen durch Geschichte: Einleitende Überlegungen*. In: *Vom kollektiven Gedächtnis zur Individualisierung der Erinnerung*, éd. Clemens WISCHERMANN. Studien zur Geschichte des Alltags 18, Stuttgart 2002, p. 9-24, ici p. 14.

¹⁷ SCHMIDT, Florian, *Konzentrationslager Natzweiler-Struthof*. URL : <http://www.schiller.lse.bw.schule.de/archiv/2000-01/klassenhomepages/klassenweb9b/seite1.htm> (consulté le 10 octobre 2009) : « Nach einer 2-stündigen Fahrt mit dem Bus trafen wir am KZ Natzweiler ein. Das Wetter passte zur Stimmung des KZ. Regnerisch und Nebblig. Unser Lehrer ermahnte uns, ruhig zu sein, da an diesem Ort über mehrere Jahre hinweg Tausende von Menschen gequält und grausam ermordet wurden. Als wir das mächtige Tor am Eingang durchschritten, überkam uns ein Gefühl der Trauer, da direkt neben dem Tor die Gräber der Opfer neben einem aus Sandstein gebauten Mahmal lagen. Es waren die selben Sandsteine, die die jüdischen Häftlinge selber in mühevoller Arbeit aus dem Steinbruch des Lagers klopfen mussten. Eine unserer Mitschülerinnen wollte das KZ- Gelände nicht betreten, wie nach aussage unseres Lehrers keiner der Häftlinge in früherer Zeit wollte.... Die letzte Station war das Museum, indem die schrecklichen Bilder der Experimente und des Lagerlebens gezeigt wurden. Eines zeigte einen perversen Arzt, der einen Juden ohne die geringste Reue öffnete. Als wir uns wieder auf den Weg machten, blickten wir zurück auf ein Lager des Todes, indem während dem Bestehen des Dritten Reiches Tausende von Menschen ihren Tod erwarteten. Nur weil sie eine, wie es damals hieß, 'Rassenschänderische' [sic] Religion hatten. So etwas

wie das Grauen der Judenverfolgung darf niemals wieder in der Geschichte der Menschheit geschehen »
¹⁸ DOR, Henri, Schullandschaft mit Lehrer, Norderstedt 2008, p. 91.
¹⁹ Ibid., p. 94: « unsere Bemühungen waren allesamt gescheitert. Nicht bei allen Schülern, viele hatten sich eingelesen auf das, was an diesem Hang geschehen war und sie waren still und ernst, aber die ändern... Sie wollten sich nicht auf den Genius loci einlassen, trotz aller Vorbereitungsarbeit ».

²⁰ URL : <http://www.volksbund-hamburg.de/wir/35plus-bericht-bildungsurlaub2004.htm>
(consulté le 10 octobre 2009)

²¹ LOWENTHAL, David, *The Past is A Foreign Country*, Cambridge 1985.

²² « Martijn, tête de fromage asociale, rentre dans ton pays !! »

²³ LACROU, Pieter, *Quelle valeur pédagogique donner à la seconde guerre mondiale dans le cours d'histoire ? In : Paroles de mémoires, Paroles d'histoire : en jeu*, éd. Nadia FARKH e.a. Actes de la journée pédagogique du 18 novembre 2004 (Démocratie ou barbarie), Bruxelles 2006, p. 13-32.

Dr. Phil. Sonja Kmec (*1976)

Assistant Professeur, Unité de recherche "Identités, Politiques, Sociétés, Espaces" à l'Université du Luxembourg

-Etudes universitaires à Paris IV, Durham et Oxford (doctorat en histoire moderne en 2004).
-Collaboratrice scientifique sur le projet « Histoire, mémoire et identités. Etudes du rôle des lieux de mémoire dans la construction nationale au Luxembourg ». (Université du Luxembourg 2004-2006, sous direction de Michel Margue).

-Depuis 2007 assistant-chercheuse à l'UL, projets de recherche : IDENT (identités socioculturelles et politiques identitaires), LUXFUT (sciences historiques et perspective d'avenir dans les conversations familiales) et projet personnel sur les représentations spatiales ; chargée de cours en histoire luxembourgeoise, en histoire des temps modernes et en sciences culturelles.

-Publications: Co-ed. avec Michel Margue, Benoît Majerus et Pit Péponté, *Lieux des Mémoires au Luxembourg* (1ère éd. 2007, 2e éd. 2008)

-Co-auteur avec Michel Margue, Benoît Majerus et Pit Péponté, *Inventing Luxembourg* (2009).

Les lieux de mémoire de la Deuxième Guerre mondiale, en France.

La question de l'authenticité matérielle des traces ? Quelles doctrines de mise en valeur patrimoniale possibles ?

Anne Bourgon

Je voudrais remercier les organisateurs de cette manifestation, qui soulève des questions qui me tiennent à cœur. Je vais tenter de vous parler, à travers quatre exemples, de la question de l'authenticité matérielle des traces subsistantes en France lors de la Seconde Guerre mondiale. Il s'agira de comparer et de s'interroger sur les différents positionnements qui se sont offerts (ou s'offrent aujourd'hui encore) aux institutions et aux pouvoirs publics autour de l'idée de préserver, de mettre en valeur et de transmettre l'histoire de lieux liés à notre histoire traumatique à travers le patrimoine.

En guise d'introduction, je voudrais citer Henry Rousso, historien et ancien président de l'Institut d'Histoire du Temps Présent (IHTP), qui dans une interview avec *Le Monde*, à l'occasion des XXII^{èmes} entretiens du patrimoine a dit :

« On assiste en Europe, ces dernières années, à une patrimonialisation du crime et à la constitution d'une mémoire négative : (...), où tout lieu lié à l'histoire traumatique du siècle se doit d'être conservé, comme si le souvenir ne pouvait s'incarner que dans sa dimension matérielle, patrimoniale, et non plus dans le registre symbolique. C'est le cas de Drancy : il aurait été regrettable de raser la cité de la Muette, mais l'aurait-on fait que cela n'aurait pas forcément entraîné une déficience de mémoire ».¹

Il me semble, qu'il est effectivement utile de nous interroger sur ce présupposé culturel, consistant à penser que chaque lieu de mémoire doit impérativement être conservé au nom d'un incontournable « devoir de mémoire » et du « plus jamais ça ».

Notions qui sont devenues, ces dernières années, un poncif un peu facile de nos institutions bien pensantes et que Georges Bensoussan, que vous rencontrez demain, appelle le « *lamento moraliste* ».

Il me semble que ce *lamento moraliste* est d'ailleurs resté inefficace si on analyse ce qui s'est passé en Yougoslavie ou au Rwanda, par exemple, où « ça » a recommencé. La mémoire comme l'oubli ne se commandent pas, car ils relèvent de processus psychiques et de conditions sociales que l'on peut éventuellement orienter, favoriser ou éviter, mais qui ne peuvent obéir totalement à des impératifs moraux. De même, il semble qu'il n'est pas inutile de nous interroger dans le cadre d'un séminaire, sur la pédagogie des lieux de mémoire, sur « l'abus patrimonial » et « la surenchère mémorielle » propre à notre société contemporaine occidentale,

Histoire & Mémoire

Les cahiers du CDREF

Beiträge zur Tagung
"Europäische Perspektiven der Gedenkstättenpädagogik"
vom 19. bis 21. Oktober 2009

im

Centre Culturel de Rencontres Abbaye Neumünster

Actes du colloque

"Perspectives européennes de la pédagogie sur les lieux
d'histoire et de mémoire."

du 19 au 21 octobre 2009

au

Centre Culturel de Rencontres Abbaye Neumünster

Rédaction:

Norbert Franz,

Sally Kremer,

Daniel Bousser

et

Steve Kayser